

Partons du titre : *Scialla* !. Un néologisme insolite, mystérieux même, inconnu de beaucoup et notamment des moins jeunes. Sûrement emprunté à l'argot de la jeune génération. Comment tradiriez-vous cette expression argotique en italien courant ?

Dans le langage jeune romain ça veut dire “tranquille, cool”, le “take it easy” américain en gros. Selon certains ça vient de l'arabe “inch'allah”. Pour moi c'est une expression qui a plusieurs sens : mis à part le fait que mes enfants me le disent en moyenne vingt fois par jour, j'aime cette invitation à la modération et à une vie paisible que l'expression renferme ; enfin, je la considère aussi comme une forme de manifeste poétique. Après avoir longtemps réfléchi sur l'adjectif à associer au mot comédie pour définir mon film, j'ai eu une illumination : *Scialla* ! C'est vraiment un exemple classique de comédie “scialla” (cool).

Venons en aux deux protagonistes, Fabrizio Bentivoglio et le jeune Filippo Scicchitano. Le premier, en réalité milanais, a un fort accent de Vénétie, qui ressemble à celui de son personnage dans le film de Mazzacurati, *La lingua del santo*, situé à Padoue. Quelles sont, ici, les raisons de cette façon de parler ? Et d'autre part, comment avez-vous trouvé l'extraordinaire jeune comédien qui interprète le rôle de Luca et qui joue là dans son premier film ?

Avec Fabrizio on a pensé qu'un rythme nordique pouvait l'aider à construire son personnage ; le vénitien (l'accent de Padoue pour être précis) a une musique qu'il connaît très bien et qui me met immédiatement de bonne humeur.

En ce qui concerne Filippo, les choses se sont passées comme souvent : il est venu au casting (j'en ai fait des centaines, surtout dans les écoles) pour accompagner un ami ; on lui a dit de donner la réplique, il riait comme un fou. Son sourire et son regard m'ont conquis tout de suite.

Le thème principal, la relation père-fils, est inscrite dans un cadre scolaire : père professeur et fils lycéen. L'école est un décor récurrent et observé de près par les réalisateurs, les écrivains et les scénaristes italiens. On peut penser à Luchetti, Starnone et Lodoli entre autres. D'où vient cet intérêt en général et chez vous en particulier ?

L'école est la base de la société démocratique, un point de contact entre classes sociales et ethnies, un grand laboratoire où l'on cohabite, où l'on grandit sur le plan personnel et civique. De fait c'est, du point de vue dramaturgique, une source d'inspiration continuelle et inépuisable. Dans mon cas, vu que le film a pour centre le parcours éducatif d'un adolescent et son rapport à la culture, c'était une étape obligée du récit.

Vous avez été et continuez à être un scénariste prolifique pour des auteurs et des oeuvres de premier choix que ce soit au cinéma ou à la télévision (Virzì, Calopresti, Francesca Comencini, Monteleone, le téléfilm Montalbano). C'est votre premier film en tant que réalisateur. En rêviez-vous depuis longtemps sans jamais avoir trouvé la bonne occasion ou bien c'est une envie qui a surgi à l'improviste sans qu'il y ait besoin de trop y réfléchir ? Plus exactement : avez-vous pensé vous-même à proposer ce sujet à un producteur ou ça a été l'inverse et vous avez été invité à écrire et cette fois également à réaliser le film ?

Ce qui s'est passé c'est que, pour la première fois depuis que je fais ce métier, un producteur – Beppe Caschetto – m'a demandé d'écrire une comédie en étant totalement libre, sans réalisateur à mes côtés. Et inévitablement j'ai écrit sur ce qui me tenait le plus à coeur, ce qui me touchait de plus près. Inconsciemment – peut-être – j'ai mis sur pieds une histoire simple, avec peu de personnages, idéale donc pour une première expérience. Le scénario terminé, je me suis rendu compte que j'aurais beaucoup souffert si j'avais dû confier cette histoire à quelqu'un d'autre. Beppe – qui selon moi avait ourdi ce plan dès le départ – m'a donné l'élan décisif en me proposant de diriger le film.



Pour en rester à vos débuts de réalisateur, qu'est-ce qui déterminera votre volonté ou non de réaliser d'autres films ? Le succès commercial de *Scialla !*, de bons articles dans la presse, des récompenses dans des festivals ?

Toutes ces choses j'espère ! Mais si je dois choisir, j'aimerais que le film trouve son public, même restreint, mais potentiellement fidèle. Un noyau dur de spectateurs qui attendront avec patience et confiants un autre film comme ça. J'ai la sensation que dans le panthéon – d'ailleurs bien rempli - de la comédie italienne, entre les deux extrêmes de la comédie commerciale et de la comédie d'auteur il y a un bel espace vide, ou presque. J'aimerais y faire ma place, au moins pour quelque temps.

Comme scénariste on peut vous rapprocher, au sens le plus noble du terme, des auteurs de l'âge d'or de la comédie à l'italienne (Age et Scarpelli, Scola, Monicelli, Risi, Salce). Avec Paolo Virzi, Luchetti et Archibugi pour n'en citer que quelques uns, vous sentez-vous vraiment héritier de cette communauté artistique alors plutôt unie dans la façon de traiter, souvent avec amertume et causticité, les mœurs des "nouveaux italiens"?

Qu'on me rapproche de cette école est pour moi un immense honneur, mais pour le moment il me semble qu'on ne peut le dire que pour ce qui concerne certains des films que j'ai écrits, notamment avec Paolo Virzi. Mais évidemment cet enseignement fait désormais partie de moi et donc il m'a été naturel de partir de l'observation de la réalité, de donner aux personnages des facettes contradictoires et pas nécessairement positives, mais surtout d'avoir toujours présent à l'esprit le premier commandement de mon cher maître Furio Scarpelli : on ne fait pas une bonne comédie sans un contrepoint sérieux, ou même dramatique.

Vous avez encore un fils au lycée et une fille adolescente qui va au collège. Qui influence le plus l'autre dans le choix des films à voir ? Et quels auteurs et quels genres sont vos préférés, ceux qui vous font courir dans les salles dès qu'ils sortent ?

Mes enfants adorent le cinéma et ils ont leurs goûts. Avec un garçon de 17 ans et une fille de 13 il vaut mieux y aller avec prudence parce qu'un mauvais conseil peut vous coûter des années de crédibilité durement acquise. Mon fils a apprécié certaines suggestions : *La haine* de Kassovitz (que je cite du reste dans le film), *Do the Right Thing* de Spike Lee ; avec ma fille j'ai joué avec succès la carte *Juno*, un film qui occupe une place spéciale dans mon coeur. Ces dernières années, le cinéma indépendant américain m'a offert de belles surprises : outre le film de Reitman, j'ai beaucoup aimé *Broken Flowers*, *Lost in translation*, et récemment *The Kids Are All Right*. Je suis aussi fan – mais qui ne l'est pas ? – d'Allen, d'Altman, du premier Scorsese, de Ken Loach et Mike Leigh, de Kaurismäki ; dans ma jeunesse j'ai vibré devant les films de Wim Wenders, à l'époque où j'étais au Centro Sperimentale j'étais prêt à me battre contre quiconque osait remettre en question l'indiscutable Kieslowski.

De toute façon, quand il s'agit de choisir un film, je privilégie toujours le cinéma d'auteur italien, et dernièrement c'est rare que je sois déçu.

